

Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 42 (1906)

Heft: 30-31

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

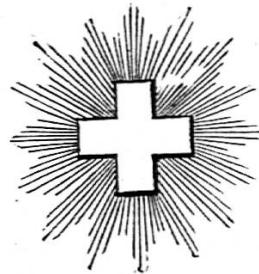
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

XLII^{me} ANNÉE

N^o 30-31.



LAUSANNE

4 août 1906.

L'ÉDUCATEUR

(L'Éducateur et l'École réunis.)

Eprouvez toutes choses et retenez
ce qui est bon.

SOMMAIRE : *Histoire de Jean l'Ecolier.* — *Chronique scolaire : Genève.*
Neuchâtel. Vaud. Jura bernois.. — PARTIE PRATIQUE : *Sciences naturelles : La Chélidoine éclaire.* — *Composition : La Chélidoine.* — *Dessin : Feuille de capucine et d'asaret.*

Histoire de Jean l'écolier.

Jean a sept ans ; il a quitté l'école enfantine. Le voilà devenu grand garçon, quel bonheur ! Il va entrer à l'école primaire !

— Tu sais, maman, il me faudra un sac, un sac en cuir pour serrer mes livres et mes cahiers, un sac qu'on porte sur le dos avec des courroies.

Maman sourit : — Oui, mon enfant, je te l'achèterai, mais, tu en auras soin, de ce beau sac.

— Je ferai mon possible, maman.

Jean n'ose rien promettre de plus, car il sait qu'il n'a point d'ordre.

Le jour de la rentrée des classes, Jean part, son sac au dos. Quelle joie d'aller à l'école primaire !

Au retour, il monte l'escalier quatre à quatre.

— Oh ! maman, si tu savais quelle belle classe et quelle gentille maîtresse nous avons ! Nous sommes trente garçons ; je suis avec le petit Fred et le grand Laurent.

Tu sais, la maîtresse est bien bonne, mais il faut obéir. Moi, j'aime ça !

Quelques jours plus tard, Jean revient de l'école, très excité.

— Un *nouveau* est venu ce matin, un grand, il a au moins onze ans, il ne sait rien, il a refusé d'obéir et de travailler, c'est un mauvais élève, il s'appelle Jacot ; j'ai bien vu que la maîtresse avait du chagrin, aussi, en partant, j'ai été lui tendre la main, j'ai serré la sienne bien fort et j'ai compris qu'elle était contente.

Jean est l'ami de tous les animaux ; gare à celui qui voudrait leur faire du mal !

L'autre matin, Jacot est venu en classe avec trois hennetons dans une boîte, il les a montrés pendant la récréation, et pour s'amuser il leur a arraché, aux uns les pattes, aux autres la tête ; c'était affreux ! Jacot riait, Jean avait envie de pleurer, il a bien essayé de rendre le méchant garçon honteux de sa cruauté, mais Jacot a répondu :

— Mêle-toi de tes affaires, petit saint !

Dès que Jacot a eu jeté loin de lui les malheureux insectes, Jean les a vite écrasés pour mettre un terme à leurs souffrances.

Le chat de Jean s'appelle Zizi, il est très bien dressé et fait de jolis tours que son maître lui a appris, pourtant, Jean voudrait posséder un chien ; il aime beaucoup Zizi, mais un chien est bien plus intéressant : il se promène avec son maître, il comprend tout ce qu'on lui dit, il obéit, c'est un ami.

Jean habite une petite ville au bord du lac, il passe près de l'eau presque tous ses moments de loisir ; barboter avec ses camarades est un plaisir toujours nouveau. Que de flottilles ont été construites, lancées et finalement détruites ! Bateaux de papier d'abord, puis bateaux de bois avec de vraies voiles et de vrais mâts.

Que d'émotions, que d'angoisses pour les jeunes armateurs !

Pour ses étrennes, Jean a demandé à son parrain un bateau à moteur.

— Est-ce que cela coûte bien cher ?

— Hum ! répond Parrain, nous verrons.

Jean rêve du bateau à moteur, il en parle à ses amis : que de projets ne font-ils pas !

— Viens répéter ta poésie, mon garçon, dit Maman, le Nouvel-an approche, tu ne la sauras pas et que dira Parrain ?

Jean boude, il déteste réciter des poésies, dire des vers en mettant le ton, faire des gestes ; c'est bon pour les filles de débiter des compliments. Les filles aiment qu'on les admire, lui ne peut souffrir qu'on le regarde ; il rougit, il s'embrouille, c'est un désastre.

Maman constate que son fils ne sera jamais très fort en diction.

Tout petit, Jean était un enragé collectionneur ; à l'âge de cinq ans, il rassemblait les images qui lui tombaient sous la main pour en composer un album. Ce travail pouvait l'occuper pendant des

heures consécutives ; mais comme il n'a jamais été soigneux, il mettait de la colle partout : sur la table, sur les chaises, jusque dans ses cheveux. Maman avait souvent de la peine à faire disparaître les traces de ce laborieux travail, elle grondait même, mais elle pardonnait ; la maison était si tranquille quand Jean était ainsi absorbé.

Dans un grand cahier de dessin, il collait tout : souvenirs de fin d'année, cartes postales illustrées, images contenues dans les paquets de chocolat.

Jean était très fier de son album ; dans les grands jours, il le montrait à ses amis et même aux hôtes de la maison.

Aujourd'hui, le pauvre album git oublié au fond d'une armoire. Maintenant, Jean collectionne des minéraux, de vulgaires cailloux ramassés au bord du lac ; il en remplit ses poches, son armoire, sa chambre, on en trouve jusque dans son lit. Maman ne suffit plus à raccommoder les poches toujours lamentablement percées. Si Jean mettait au moins ses trésors en ordre ! mais non, tout est pêle-mêle. Il avait bien commencé à coller des étiquettes sur ses pierres, et s'était même promis de les ranger d'après leur forme et leur couleur, mais il s'est bien vite lassé de ce minutieux travail et les malheureux cailloux ont été abandonnés au fond d'une caisse.

Il faut un quart d'heure pour se rendre de la maison à l'école ; Maman veille à ce que son fils parte de bonne heure ; car, sur la route, il rencontre constamment tant de choses intéressantes.

Un jour, notre bonhomme est resté couché sur le sol, à observer le voyage d'un fourmi chargée d'un fardeau trois fois plus gros qu'elle.

Jean s'amusait à placer, sur son chemin, des brins d'herbe, des fétus de paille, la fourmi défendait son bien, et retrouvait sa route. Jean ne pouvait s'empêcher d'admirer tant de persévérence chez un être si infime. Vaillante petite fourmi !

Jean a une passion pour les lézards ; il pourrait rester des heures entières à les contempler. Il connaît un vieux mur, grillé par le soleil, que d'innombrables lézards sillonnent de leurs capricieux zigzags. Qu'ils sont agiles sur leurs quatre pattes, et gracieux avec leur longue queue flexible !

Un jour, Jean a pu en saisir un, mais il l'a serré si fort que la queue du lézard s'est cassée, et la pauvre bête s'est échappée pendant que son bourreau, tout penaud, restait cloué sur place par l'émotion. Plein de remords, l'écolier reprit sa route. Lui, qui déteste faire du mal aux animaux, il a blessé un pauvre lézard inoffensif ! Il s'en souviendra. La même semaine — quelle coïnci-

dence — la maîtresse a raconté l'histoire des lézards. Jean a été très étonné d'apprendre que ces petits reptiles, non seulement grimpent le long des arbres et des murailles pour trouver leur proie, mais qu'ils sautent constamment, pour atteindre les insectes ailés.

Quelques-uns, se laissant flotter sur l'eau, nagent au moyen de leur queue pour guetter les insectes microscopiques, que leur langue visqueuse, vivement projetée en avant, happera au passage.

Ils dévorent donc les insectes nuisibles, c'est pourquoi on doit les protéger.

Chose curieuse, ajouta la maîtresse, leur queue qui se détache facilement, repousse en peu de temps.

Quel soulagement pour Jean d'entendre ces paroles ! La queue du petit lézard repoussera !...

Si Jean s'attarde souvent en chemin, il ne perd pas son temps à l'école. Une fois au travail, rien ne peut l'en détourner, il aime l'étude, et pour satisfaire sa maîtresse, il ferait l'impossible.

L'impossible, pour lui, est de tenir en ordre livres et cahiers ; il est toujours si pressé de partir qu'il jette, pêle-mêle, dans son sac, toutes les choses dont il s'est servi, aussi perd-il souvent des bonnes notes à cause de ce vilain défaut dont il ne peut se corriger.

Et le soir, après avoir chanté, sauté, couru, barboté dans l'eau, en été, dans la neige, en hiver, notre gamin est si fatigué, qu'il dort debout. Il embrasse passionnément sa mère : « Bonsoir, bonne nuit ! » Sitôt rentré dans sa chambrette, il quitte ses vêtements à la hâte, les lance à droite et à gauche ; un soulier d'un côté, une chaussette de l'autre. Le pantalon et la chemise gisent piteusement sur le plancher. Jean tombe de sommeil ; il n'oublie cependant pas de faire sa prière ; il prie le bon Dieu pour sa maman, pour son parrain, pour les pauvres et les malades, il demande encore au bon Dieu de le rendre meilleur, de... souvent, la prière se termine ainsi... Jean dort à poings fermés.

Le lendemain, il faut un certain temps pour rassembler tous les effets épars, il s'écoule parfois un bon quart d'heure avant de dénicher un soulier qui avait eu l'audace d'aller se cacher sous le lit ; Jean est persuadé que c'est par malice.

Il rentre fréquemment de l'école sans chapeau.

— Je suis sûr de l'avoir accroché à mon porte-manteau ; c'est le grand Jacot qui me l'a peut-être caché ; je t'assure, maman, que je ne l'ai pas perdu, c'est impossible !

Le chapeau est au fond du bassin de la fontaine où Jean s'est

arrêté pour boire. Déposé sur le rebord, et complètement oublié, le chapeau a glissé dans l'eau tout doucement.

Le grand Jacot est ce *nouveau* qui donne tant de peine à la maîtresse; c'est la terreur de la classe. Conscient de sa force, il est querelleur, batailleur, fomenteur de discordes, il n'a point d'amis.

C'est la bête noire de Jean.

Combien de fois, ce dernier a-t-il défendu un enfant que Jacot avait attaqué! Il ne peut souffrir de voir un grand battre un petit.

— « Grand lâche! » lui crie-t-il, en ces occasions-là. Aussi, Jean revient-il parfois de l'école avec un œil au beurre noir et une veste déchirée.

C'est surtout pour Fred qu'il se tourmente: Fred est bossu, c'est la cible vivante du méchant Jacot. Il ne se passe pas de jour que Fred ne soit malmené par son persécuteur: moqueries, niches, grimaces, crocs en jambes, rien ne lui est épargné. Le pauvre bossu subit tout cela patiemment, surtout depuis que Jean est devenu son ami.

Un jour, après une de ces violentes échauffourées dans laquelle Fred avait perdu l'équilibre, et Jean sa cravate, les deux écoliers sont partis côte à côte.

— Viens chez nous, avait dit Jean; ce jour-là, le petit Fred s'est régale d'une énorme tartine de confiture que la mère de son ami lui a offerte pour le consoler. Après avoir étudié ensemble leurs leçons, nos écoliers se sont rendus dans la chambre de Jean. Là, grande exhibition de trésors; l'album à images a revu le jour, les minéraux ont été sortis de la caisse et consciencieusement frottés, admirés, et classés par Fred qui est l'ordre personnifié.

Notre collectionneur reconnaît que, ainsi arrangés, ils font vraiment très bon effet. Fred déclare, alors, qu'il possède, au fond d'un tiroir, un morceau d'agate rouge qu'il conserve précieusement.

— Je te la donne pour ta collection.

— Bien vrai?

— Je te l'apporterai demain.

Fred a tenu parole.

Par son travail assidu, notre écolier a obtenu, à la fin de l'année scolaire, un rang méritoire.

Maman est très contente de ce résultat; Parrain en est très fier, Jean aussi; il ne se tient pas de joie, quand il apprend que Fred a aussi obtenu un bon rang. Jacot, lui, se trouve, ignominieusement, à la dernière place.

— C'est bien fait, dit Jean.

— Non, répond Maman, tu ne dois pas dire cela, il faut plutôt plaindre ce pauvre garçon qui n'a plus de mère, que son père, occupé au loin du matin au soir, néglige forcément.

Le jour de la fête des écoles, Jean s'approche de son ennemi.

— Je *te paie* une glace, viens-tu ?

Surpris, Jacot répond : — Bien vrai ?

— Puisque je te le dis.

Jamais Jean n'a trouvé une glace à la vanille aussi bonne.

Jacot, lui, n'a rien compris à cette aventure, mais il a trouvé la glace parfaite; il n'en avait jamais goûté de sa vie.

Cette petite attention lui fera peut-être plus d'effet que les violents reproches qu'il a reçus pendant toute l'année.

Les vacances sont terminées; l'école a rouvert ses portes; Jean est plein de bonnes résolutions; il est bien décidé, cette année, à ne plus s'attirer de réprimandes pour son manque d'ordre. Ce sera difficile.

Quel plaisir de revoir son ami Fred qui a passé ses vacances dans un village éloigné, chez une de ses tantes.

Les écoliers sont au complet.

Le grand Jacot paraît plus calme, huit jours ont passé sans qu'il ait une seule fois cherché querelle à Fred, qu'est-ce que cela veut dire ? Ce matin, avant la leçon de dessin, le crayon de Jean s'est cassé, que faire ? Jacot, qui possède un couteau, a offert ses services; il fallait voir cette pointe de crayon, fine, fine, comme une aiguille. Jean ne saurait jamais tailler un crayon aussi bien.

Désidément, Jacot n'est plus le même.

Jean a une tirelire pleine de sous. De temps à autre, Maman la vide, et l'argent est placé à la Caisse d'épargne. C'est étonnant combien ces petits sous, amassés un à un, font vite une jolie somme; il faut dire aussi que Jean n'est pas friand de bonbons et de pâtisseries, et qu'il préfère mettre son argent dans sa tirelire plutôt que de le dépenser inutilement. Il est loin de ressembler au gros Charlot qui a toujours, dans sa bouche, quelque chose à sucer; dans sa poche, quelque cornet de pastilles, de tablettes, de fondants.

Charlot achète chaque jour deux petits pains au sucre, Jean a calculé quelle somme énorme cela fait par semaine, par mois, par année, il en est épouvanté. Charlot est trop gourmand, il ne sera jamais économe.

— Maman, la maîtresse a expliqué aujourd'hui le mot *épargne*;

après la leçon elle nous a proposé d'apporter, à la fin de la semaine, nos économies.

Chaque élève aura un carnet sur lequel la maîtresse inscrira les sommes et se chargera de les placer ; on peut apporter ce qu'on veut : un sou, deux sous...

— C'est une idée excellente, mon enfant, je sais que cela se fait dans un grand nombre d'écoles, et je suis heureuse que votre maîtresse vous l'ait proposé.

— Mais, alors, j'aurai deux carnets d'épargne ?

— Cela vaut mieux que de n'en pas avoir du tout.

A partir de ce jour, Jean partage régulièrement le fruit de ses économies entre la Caisse d'épargne scolaire et sa vieille tirelire.

Depuis trois jours, Zizi a disparu, grand émoi ! Jean l'a cherché partout, il a fait le tour de la maison, des fermes avoisinantes ; il l'a réclamé à tout le monde, personne ne l'a vu. Zizi, grand destructeur de souris, ne se gêne guère pour faire la chasse aux oiseaux ; lui serait-il arrivé malheur au cours d'une de ses escapades ?

Qui le saura ? Personne ; Zizi n'est jamais revenu. Jean en éprouve un profond chagrin ; Maman lui propose de se procurer un autre chat, mais il ne remplacerait pas le cher Zizi, c'est sûr.

Quand Jean se promène dans les rues de la ville, il ne manque jamais de s'arrêter devant la forge. Quel joli spectacle ! Le feu, les étincelles jaillissantes, le marteau frappant à coups redoublés le fer qui se tord sur l'enclume, tout cela le captive ; il s'éloigne toujours à regret.

Fred, lui, déclare qu'il fait trop chaud près de la forge.

— C'est bon en hiver, dit-il.

— Tu n'es qu'une demoiselle, mon pauvre Fred, viens, allons dire bonjour à Toby.

Jean n'aime guère passer devant l'auberge du Soleil parce qu'il y a là un pauvre chien qu'il plaint de tout son cœur ; constamment maltraité, rebuté, Toby est vraiment malheureux. Comment peut-on être aussi cruel envers les animaux ? Son maître prétend qu'il est méchant, — on le serait à moins — ; c'est pourquoi il est attaché à sa niche pendant la plus grande partie de la journée. Que de fois, Jean lui a donné furtivement une caresse et lui a apporté un os à ronger ! Toby le connaît, il tire tant qu'il peut sur sa chaîne à l'approche de son jeune ami, et Jean peut lire dans les yeux de la pauvre bête tout l'attachement qu'elle a pour lui.

— Oh ! si Toby m'appartenait, comme il serait heureux, et que

je serais content ! Jean était loin de se douter que son souhait s'accomplirait un jour.

— Non, merci, Monsieur, dit Jean, je ne bois jamais de vin. Le père Jérôme, interloqué, le dévisage.

— Jamais de vin, et pourquoi ?

— Maman dit que ce n'est pas nécessaire, et que je deviendrai tout aussi fort en buvant de l'eau. Maman, non plus, n'en boit pas.

— Allons, clampin, le vin fortifie.

— Oh ! non, Monsieur, notre maîtresse dit le contraire.

— Comment, on vous parle de cela à l'école ?

— Bien sûr. Et Jean une fois lancé, ne s'arrête plus ; il répète au père Jérôme tout ce que la maîtresse raconte à ce sujet : comment l'alcool est un poison, quel mal font les liqueurs, l'absinthe, l'eau de vie...

— C'est drôle, tout de même, murmure le vieux vigneron ; de mon temps, on ne parlait pas de ces choses-là ; tout a changé.

Pour les liqueurs, passe encore, on sait qu'elles font du mal, mais le vin de nos vignes ?... C'est vrai qu'il y a des ivrognes qui boivent du matin au soir et on a bien raison de lutter contre cette funeste habitude.

Voyez-vous ce gamin qui refuse de boire une goutte de vin ? Pour peu que cela continue, d'ici à vingt ans, on sera obligé de fermer tous les cafés. Un qui ferait bien de se corriger, c'est l'aubergiste du Soleil, il n'ira pas loin, il est déjà à moitié fou, que je plains sa femme et ses enfants !

— Jean, voici un paquet à porter, tu en prendras bien soin, c'est la robe de M^{me} David ; elle l'attend impatiemment. Ne t'arrête pas en route, et reviens avant la nuit.

— Oui, oui, Maman, ne crains rien.

Sa mission terminée, Jean, très content de la pièce de vingt centimes qu'il a reçue pour sa peine, longe en sifflottant la principale rue de la ville. Il aperçoit, de loin, un rassemblement. Au pas de gymnastique, il accourt, fend la foule, bouscule les curieux et se trouve au premier rang.

Qu'est-il arrivé ?

L'auberge du Soleil est pleine de monde, c'est un va et vient de gens effarés, consternés. Jean apprend enfin la cause de tout ce bruit : En se querellant avec un client, l'aubergiste a reçu une bouteille à la tête ; grièvement blessé, il doit être transporté à l'hôpital, et son adversaire, arrêté, va être emprisonné.

Peu à peu, la foule s'éloigne en commentant ce triste événement.

Jean, qui est resté fort longtemps mêlé aux spectateurs se souvient de la recommandation de sa mère.

Il part comme une flèche, puis, soudain, s'arrête, revient sur ses pas.

Et Toby ? Où est-il ?

Attaché, sans doute.

Le pauvre animal, effrayé par le bruit, est tapis au fond de sa niche ; son écuelle est vide, personne ne pense à lui.

Pauvre bête ! Dès qu'il aperçoit Jean, il se jette au devant de lui.

— Je suis sûr qu'il a faim, se dit l'enfant.

— Je n'ai rien à te donner, mon pauvre Toby. Tout d'un coup, Jean se rappelle qu'il a de l'argent : courir chez le charcutier voisin, acheter une saucisse, la rapporter à son ami, ce fut l'affaire d'un instant. Quel plaisir de regarder manger le pauvre animal affamé !

Après avoir rempli d'eau l'écuelle du chien, Jean se décide à s'en aller.

Que de choses à raconter à sa mère !

Quelques jours plus tard, la nouvelle se répandit que le malheureux aubergiste n'avait pas repris connaissance et était à toute extrémité ; on ne s'entretenait que de cela ; à l'école, pendant les récréations, les élèves en parlaient aussi. Dans un sérieux entretien, la maîtresse de Jean montra à ses élèves les funestes conséquences de l'alcoolisme :

— Un homme mourant, un autre emprisonné, deux familles réduites au désespoir, voilà le résultat d'un verre de trop ! Ah ! mes enfants que ce triste événement vous serve de leçon !

Ce qui était prévu arriva, le blessé mourut, l'auberge fut fermée, la mère et les enfants quittèrent le pays.

Qu'est devenu Toby à la suite de ces circonstances ? Il a changé de maître ; il est maintenant le compagnon, l'ami de Jean. Celui-ci n'a pas eu beaucoup de peine à obtenir qu'on lui donnât l'animal. Il n'eut qu'à le demander.

Maman hésita bien un peu à accepter ce pensionnaire d'assez forte taille ; mais Jean fut si éloquent, il démontra si bien tous les avantages qu'allait procurer la présence du chien qu'elle se laissa convaincre.

— Il remplacera le pauvre Zizi, et, s'il ne mange pas les souris, il ne tuera du moins pas les oiseaux ; il sera le gardien de la maison.

Fred fut enchanté quand il apprit l'acquisition nouvelle.

Que de bonnes parties ils firent tous trois au bord du lac ! Toby, excellent nageur, rapportait à son jeune maître tout ce qu'on lan-

çait dans l'eau ; il ne faisait qu'aller et venir, éclaboussant tout sur son passage.

Bien nourri, bien soigné, il promettait de devenir un chien superbe.

Il s'attachait si fort à Jean qu'il était difficile de l'empêcher de le suivre partout ; il voulait absolument l'accompagner à l'école et pénétrer dans la classe, à la grande joie des élèves ; force fut, les premiers jours, de l'enfermer au moment du départ de l'ecolier. Peu à peu, cependant, Toby apprit à obéir, il n'allait que jusqu'à un certain contour de la route, et quand Jean avait dit : Va ! il regagnait docilement le logis. Mais, au retour de l'enfant, que de démonstrations de joie, que de bonds, que de caresses !

Une année s'est écoulée, Jean, non sans chagrin, a quitté sa maîtresse, il est maintenant dans une classe dirigée par un maître. Cela flatte son amour-propre et le console un peu.

Jean a beaucoup grandi ; tous ses vêtements deviennent trop petits.

A chaque anniversaire, Maman trace un trait sur la porte de la cuisine en inscrivant la date ; elle se rend compte de cette manière des changements de taille successifs de son fils.

C'est Jean qui est joyeux en constatant qu'il a dépassé la dernière mesure indiquée.

Quelle différence cette année !

Jean a grandi de cinq centimètres ; il en est joliment fier !

Au moment de s'en féliciter devant Fred, il s'arrête brusquement et ne dit mot.

Pauvre petit Fred ! il ne grandit pas, lui, il devient chaque jour plus difforme ; ce serait cruel de lui faire de la peine.

Jean cache sa satisfaction à son ami et se contente de lui annoncer la visite de son parrain, à l'occasion de son prochain anniversaire.

Le parrain de Jean est un commerçant qui habite un bourg très éloigné de la demeure de son filleul. Il vient faire, de temps à autre, des achats en ville, et il en profite pour lui rendre visite.

Il est arrivé aujourd'hui. Après avoir terminé ses affaires, remisé char et cheval à l'écurie, il a passé avec Jean et sa mère une partie de la journée. Il est heureux d'apprendre que son filleul est un bon élève, laborieux et obéissant.

— Est-il plus soigneux ?

Jean baisse la tête.

— Pas beaucoup plus, répond Maman ; je constate un léger progrès, mais Jean a malheureusement bien de la peine à avoir de l'ordre.

— Il le faut pourtant, répond Parrain, l'ordre est une qualité absolument nécessaire.

Jean promet de s'amender et, pour détourner la conversation, il raconte à son parrain l'histoire de Toby.

Toby s'est présenté lui-même et a fait bonne impression. Parrain l'a caressé et a conquis tout de suite son amitié.

— Vous habitez une maison éloignée de la ville, dit-il à Maman, un chien de garde vous est utile.

Jean est fort satisfait de voir l'accueil fait à son protégé.

Et le cadeau de Parrain, a-t-il été assez admiré ! Un joli bateau avec un moteur à ressort, un bateau qui marche tout seul ! Non, ce n'est pas possible !

Jean est fou de joie, il embrasse son parrain, sa mère, Toby à tour de rôle ; il ne tient plus en place, il est extrêmement impatient de lancer son bateau.

— Il faut l'essayer tout de suite, s'écrie-t-il.

Tout le monde est d'accord ; on se rend sur la grève ; que de soins, que de précautions ! Jean est très ému.

Tout marche à souhait, le bateau est lancé, le ressort fonctionne à merveille.

Jean se réjouit de montrer son nouveau bateau à Fred et à tous ses camarades.

— C'est eux qui seront étonnés, ils n'ont jamais rien vu d'aussi beau, ni moi non plus d'ailleurs.

Le lendemain, à la sortie de l'école, grand rassemblement au bord du lac ; Jean a invité quelques camarades à assister aux manœuvres du bateau à moteur. Jacot, hésitant, se tient à distance.

— Viens seulement ! lui crie Jean,

Jacot est ravi, il se joint à la bande enthousiasmée.

Jean est acclamé capitaine à l'unanimité ; Fred est nommé pilote. Il faut trouver un nom à cette merveille.

— « Marsouin ! » propose un gamin.

— « Caïman ! » crie un autre.

Jean, peu satisfait, hausse les épaules.

— Et toi, Fred, que dis-tu ?

— « Zéphyr ! » répond le nouveau pilote.

— Moi, déclare Jean, je l'appelle « Le Superbe ! »

— Bravo, bravo ! crient les spectateurs, vive « Le Superbe » !

On s'arracha difficilement du rivage ; ce jour-là, plusieurs gamins furent sévèrement tancés pour être restés trop tard au bord

de l'eau. Jean, escorté de Fred, rentra triomphalement « Le Superbe » à la maison, où on lui fit subir une toilette minutieuse.

— J'espère que tu en prendras soin, dit Maman ; c'est un trop beau jouet pour un garçon qui a si peu d'ordre.

— Ne crains rien, mon bateau sera toujours neuf comme au premier jour, et quand Parrain reviendra il en sera étonné lui-même. Du reste, nous sommes deux pour le soigner, Fred est le pilote, moi je suis le capitaine !

— Oh ! si Fred s'en mêle, tout ira bien, répond Maman ; il faut retourner à la maison, Fred, reprend-t-elle, il se fait tard, je crains que ta mère ne soit inquiète.

— Oh ! elle n'est jamais en peine quand je suis chez vous ; mais, je pars, je dois aider à fermer le magasin. Bonsoir, Madame Rossier ! Bonsoir, capitaine !

Jean, sérieusement :

— Bonsoir, pilote !

Dans la chambre de maman, il y a une grande photographie représentant un homme jeune encore, c'est le père de Jean, mort lorsque l'enfant n'avait que trois ans. Souvent, la mère et le fils, assis tout près l'un de l'autre, parlent du cher disparu en contemplant son portrait. Que de fois Jean a entendu raconter le terrible accident qui le fit orphelin.

Un soir d'hiver, le père, chef de gare, voulant sauver un voyageur qui allait être pris en écharpe par un wagon en marche, fut la victime de son courage. Il tomba et fut projeté lui-même sous le train. On ne releva qu'un cadavre.

Jean était trop jeune, à cette époque, pour que le souvenir de ce jour de malheur pût se graver dans sa mémoire.

Dans de fréquents entretiens, la mère raconte à son fils la vie du père, elle énumère ses nobles qualités, ses vertus !

— Ton père, mon enfant, était un homme remarquable, estimé et respecté de ses chefs ; tout le monde l'appréciait, il n'avait que des amis. Il était extrêmement sobre, ne buvait jamais d'alcool ; l'absinthe, surtout, lui faisait horreur. Que de fois n'a-t-il pas déploré les méfaits de cette odieuse boisson parmi les employés qu'il avait sous ses ordres !

Il me racontait que ses efforts avaient engagé plusieurs de ces hommes à renoncer à cette dangereuse liqueur. Il était fier de ce résultat comme d'une victoire, et c'en était une vraiment.

Oui, mon Jean, ton père était digne d'être donné en exemple, mon seul désir est que tu lui ressembles plus tard. Que Dieu m'accorde de te voir grandir et devenir aussi un homme de devoir. Tu

es bien jeune encore, pour comprendre toutes ces choses, mais il est bon que tu les saches, et je désire que le souvenir de ton père reste vivant dans ton cœur ; tu ne l'oublieras jamais !

Jean pense souvent à son pauvre père qu'il aurait tant voulu connaître.

« Ceux qui possèdent leurs parents n'apprécient pas assez leur bonheur, se dit-il parfois, heureusement, moi, j'ai ma mère, que Dieu la bénisse et me la conserve longtemps ! »

A peine rentré de l'école, Jean doit, aujourd'hui samedi, faire des courses pour sa mère : porter chez une cliente une robe terminée, faire quelques emplettes chez le boucher et chez l'épicier, car Maman n'achète jamais rien le dimanche.

C'est un excellent commissionnaire notre garçon ! Le voilà parti, Toby l'accompagne. Quelle joie pour le chien de gambader autour de son maître ! Les courses terminées, nos deux amis reviennent au logis.

Qu'a donc Toby ? Il saute aux épaules de Jean et fait mine de s'emparer du panier. Ah ! Jean sait bien ce que cela veut dire. Il dépose le panier sur le sol, Toby le prend dans sa gueule et se met à trotter posément, très fier de son fardeau.

Au contour d'une rue, notre garçon voit Laurent et Richard deux camarades d'école se cachant sous un auvent. Ils ont un air mystérieux.

Jean s'approche. Les deux gamins sont si fort occupés qu'ils ne s'aperçoivent pas de sa présence.

— Ah ! vous fumez des cigarettes !

— Oui, dit Richard, en veux-tu une ?

— Elles sont fameuses ! dit Laurent, d'un air de bravade.

— Vous pouvez les garder, je n'ai pas envie de me rendre malade. Toi, Laurent, tu es blanc comme un linge, méfie-toi !

— Oh ! réponds Laurent, c'est parce que c'est la première fois que je fume.

— Alors, vous ne vous souvenez pas de ce qu'a dit le maître, l'autre jour :

« La cigarette est presque aussi dangereuse que l'alcool » ; il a même écrit cette phrase sur le tableau noir.

— Tu ne vas pas le dire au maître, au moins, dit Richard.

— Non, je ne suis pas un mouchard, mais, si vous êtes malades, ce n'est pas moi qui vous plaindrai, vous l'aurez bien voulu. Au revoir.

De retour à la maison, Jean raconte à sa mère ce qu'il a vu et entendu.

— Tu as bien parlé, dit Maman, si ces garçons savaient le mal qu'ils se font, ils ne toucheraient jamais à une cigarette.

— Mais, maman, ils le savent ; le maître nous a recommandé de ne pas fumer, il nous a même raconté plusieurs histoires sur ce sujet. Il paraît qu'en Amérique, on a fait une loi pour empêcher les enfants de fumer, et les citoyens ont le droit de la faire respecter.

— On devrait bien en faire autant en Suisse. Je veux aussi te raconter une histoire, une histoire vraie.

Quand j'étais jeune fille, j'avais un cousin qui suivait les classes du collège : il était très intelligent et très laborieux ; ses parents désiraient le voir embrasser la carrière de l'enseignement. Malheureusement il se mit à fumer, et malgré les efforts et les conseils de ceux qui l'entouraient, il persista dans cette mauvaise habitude au point d'altérer sa santé. Le résultat fut terrible, le pauvre jeune homme mourut à l'âge de dix-sept ans.

Je me souviens de cela comme si c'était hier. Tu peux te figurer le désespoir des parents qui n'avaient que ce fils. Mourir si jeune tué par le tabac, n'est-ce pas affreux ?

— Demain, à la récréation, je raconterai cette histoire à Richard et à Laurent.

— Tu feras bien, mais je doute qu'ils t'écoutent puisqu'ils se souviennent si peu des conseils de leur maître.

Grand remue-ménage, aujourd'hui, dans la maison ordinairement si tranquille ! Un appartement du rez-de-chaussée inhabité depuis longtemps, va recevoir de nouveaux locataires.

Un char rempli de meubles est arrivé et stationne devant la porte d'entrée.

Un homme et une femme, aidés d'un déménageur, sont fort affairés. Jean assiste en curieux à ce spectacle qui semble beaucoup l'intéresser ; il voudrait offrir ses services, mais il n'ose.

À un moment donné, la femme qui portait une petite caisse de bois blanc, la laissa tomber avec fracas ; le couvercle se rompt, une pile de volumes s'éparpille sur le trottoir. Jean se précipite ; en un tour de main, il a ramassé tous les livres et les a replacés dans la caisse.

— Puis-je vous aider, madame ?

— Volontiers, mon petit ami.

Jean se charge de la caisse et la porte à l'intérieur de la maison. Il est charmé de se rendre utile, il aide à l'emménagement et ne s'arrête que lorsque tout est terminé.

Les nouveaux locataires invitent alors le déménageur à se rafraîchir et lui offrent de la bière.

— Allons, gamin, dit l'homme, viens aussi prendre quelque chose, tu as bien travaillé, tu dois avoir soif.

— Non, merci, monsieur.

— Comment non ? Un verre de bière ne peut te faire du mal.

— Je n'ai pas du tout soif ; du reste, je ne bois point de bière.

— Et du vin ?

— Non plus, merci !

— Ne le force donc pas, dit la femme, tu sais bien qu'il vaut mieux que les enfants ne boivent ni vin, ni bière, notre Léonie, elle-même ne prend que du lait et de l'eau, c'est du reste, le docteur qui l'a ordonné.

Jean, très intrigué, se demanda qui est Léonie. Une heure plus tard, de sa fenêtre, il voit revenir le père, poussant une petite voiture, dans laquelle à demi-couchée, se trouve une enfant frêle et pâle.

Avec d'infinies précautions, l'homme prend la fillette dans ses bras et la porte dans l'appartement.

Jean accable sa mère de questions sur les nouveaux voisins.

— Mais, je ne les connais pas, je sais seulement que ce sont d'honnêtes gens et qu'ils ont une fille infirme.

Jean, qui avait été frappé par le doux visage de l'enfant en parla durant toute la soirée.

Dans sa prière, en recommandant à Dieu les malades et les affligés, il nomma, sans la connaître davantage, la petite Léonie.

Le lendemain de ce jour mémorable, Jean partit pour l'école, un peu désappointé de n'avoir pas encore aperçu sa voisine. Elle occupa ses pensées jusqu'au moment de l'entrée en classe.

Au retour, il ne flâna pas en route, tant il était pressé d'arriver.

A sa grande satisfaction, il aperçut, devant la maison, à l'ombre du marronnier, la voiture de la malade. Celle-ci était étendue et paraissait dormir, mais, dès que Jean fut tout près d'elle, elle ouvrit les yeux et lui sourit gentiment.

La conversation s'engagea.

— Bonjour, Jean, je sais ton nom, j'ai déjà causé, ce matin, avec ta maman ; elle est bien bonne, et je sens que je vais t'aimer beaucoup, tu ne seras pas jaloux ?

— Oh ! non, pas du tout. Dis-moi, pourquoi es-tu couchée ? Ne te lèveras-tu pas ?

Léonie soupira.

— Non, je ne peux pas marcher.

— Pourquoi ? tu as des jambes pourtant.

Léonie ne peut s'empêcher de sourire tristement.

— J'ai des jambes comme toi, mais elles sont trop faibles pour me soutenir.

— Quel âge as-tu ?

— J'ai neuf ans, et toi ?

— J'en ai onze.

— Comme tu es grand et fort, dit la pauvre petite en l'admirant.

— Depuis quand es-tu malade ?

— Il y aura deux ans le mois prochain, c'est bien long, mais, je prends patience, parce que le docteur dit que je guérirai.

Jean regarda fixement le visage de l'enfant malade : ses jolis cheveux blonds légèrement ondulés, ses grands yeux couleur de pervenche, ses joues pâles, ses petites mains maigres et transparentes posées sur la couverture. Quelle différence entre les deux enfants !

Jean, grand, bien musclé, paraît de deux ou trois ans plus âgé, il respire la santé, c'est un fort. A côté de lui, Léonie semble encore plus souffreteuse ; on dirait une frêle fleur couchée par un vent d'orage. Se redressera-t-elle jamais ?... *(A suivre.)*

Les examens de recrues en 1905.

Le Bureau fédéral de statistique vient de publier les résultats des examens pédagogiques des recrues en 1905. Il indique, dans la préface, la répartition des cantons d'après les notes moyennes. Nous reproduisons ce tableau en indiquant les notes et le classement de 1904 :

	1905	1904		1905	1904
1. Genève	6,58	(2.) 6,94	14. Fribourg	7,66	(14.) 7,98
2. Glaris	6,96	(7.) 7,34	15. Berne	7,68	(19.) 8,19
3. Bâle-Ville	6,98	(1.) 6,78	16. Appenzell-Ext.	7,87	(17.) 8,09
4. Zurich	7,07	(9.) 7,41	17. Lucerne	7,88	(21.) 8,41
5. Thurgovie	7,07	(5.) 7,26	18. Valais	7,92	(10.) 8,07
6. Schaffhouse	7,21	(4.) 7,07	19. Nidwald	7,95	(18.) 8,17
7. Obwald	7,23	(8.) 7,39	20. St-Gall	7,97	(14.) 7,98
8. Argovie	7,35	(10.) 7,52	21. Grisons	8,54	(22.) 8,85
9. Vaud	7,36	(6.) 7,30	22. Tessin	8,67	(23.) 9,02
10. Bâle-Campagne	7,38	(11.) 7,59	23. Schwytz	8,80	(20.) 8,28
11. Neuchâtel	7,44	(3.) 6,96	24. Uri	9,06	(24.) 9,28
12. Soleure	7,51	(12.) 7,62	25. Appenzell-Int.	9,52	(25.) 9,94
13. Zoug	7,53	(13.) 7,82	Suisse (moyenne)	7,60	7,82

Comme le dit le Bureau de statistique dans sa préface, les notes moyennes des cantons sont si rapprochées les unes des autres que ce tableau sert moins à établir le rang des cantons « qu'à juger du degré de culture primaire des recrues et des progrès réalisés dans le champ de l'éducation populaire ». Ainsi on voit le canton de Vaud reculer de trois places pour une différence de six centièmes de point sur 1904 ! Dans d'autres cantons, le déplacement est plus sensible. Glaris passe du 7^e au 2^e rang, devançant Bâle-Ville, qui l'an dernier occupait le 1^{er} rang. Neuchâtel, en revanche, passe du 3^e au 11^e rang et St-Gall du 14^e au 20^e, tandis que Berne s'élève du 19^e au 15^e. Uri et Appenzell-Intérieur viennent, comme d'ordinaire, en queue de liste, mais ils accusent l'un et l'autre une avance marquée sur l'an dernier et l'on peut espérer que dans quelques années le chiffre 9 disparaîtra de la liste des moyennes, de même que le chiffre 10 a disparu depuis 1902.

CHRONIQUE SCOLAIRE

GENÈVE. — Genève a eu la douleur de perdre M. le Dr *A. Vincent*, le chef aimé du Département de l'instruction publique, président d'honneur de la Société pédagogique de la Suisse romande, et l'un des hommes les plus en vue de notre pays. Il est mort des suites d'un accident. Pendant plusieurs jours la population, dououreusement impressionnée, espéra qu'il surmonterait cette épreuve redoutable ; mais des complications survinrent et malgré toute la science déployée à son chevet, malgré les soins d'une épouse tendrement dévouée, il s'éteignit le 5 juillet dernier, entouré de sa famille et de ses amis.

Alfred Vincent était né en 1850 à St-Pétersbourg. Genevois par son père, c'est à Genève qu'il fit son éducation. Il y suivit le collège, le gymnase et l'ancienne académie. La médecine l'attirant, il alla l'étudier à Strasbourg et à Berne ; puis il revint à Genève et obtint en 1870 le premier doctorat délivré par la Faculté de médecine qui venait d'y être créée. En 1881, il fut nommé inspecteur de la salubrité, et, en 1884, directeur du bureau cantonal de salubrité. On peut dire que l'organisation de ce bureau fut son œuvre. Il a donné un tableau complet de l'activité des nouveaux services dans son savant ouvrage : *L'hygiène publique à Genève pendant la période décennale 1885-1894*. En 1889, il fut appelé aux fonctions de professeur d'hygiène à l'Université.

Mais déjà il jouait un rôle important dans les affaires publiques de son pays. A peine s'était-il établi comme médecin dans le quartier des Pâquis, qu'en 1880 il fut nommé député au Grand Conseil. Il ne cessa dès lors de faire partie de cette assemblée, qu'il présida pendant plusieurs années. En 1897, le peuple genevois l'appela au Conseil d'Etat. Il prit le Département de l'Intérieur, puis, en 1902, à la mort de Georges Favon, celui de l'Instruction publique. Conseiller national depuis 1896, il s'occupa aussi, activement, des affaires fédérales ; sa parole était très écoutée dans les Conseils de la nation, où il fut entre autres rapporteur de la loi sur les denrées alimentaires.

A Genève, le Dr Vincent laisse la réputation d'un administrateur et d'un homme d'Etat de premier ordre. Son nom restera attaché à une réorganisation complète et à une extension féconde des services hospitaliers et de l'assistance publique médicale. C'était un brillant orateur, à la parole élégante et persuasive. Comme magistrat, on l'aimait pour son impartialité, pour son caractère à la fois

ferme et bienveillant, pour ses vues élevées et toujours tournées vers le progrès, pour son immense désir de faire le bien. Il a été universellement regretté. Bien qu'il se fût toujours occupé de politique et que, durant sa carrière, il eût pris part à des luttes électorales très vives, tous les partis ont profondément déploré sa fin prématurée et tous ont rendu un sincère hommage à sa mémoire. Il pouvait avoir des adversaires ; il n'avait pas d'ennemis. Aux Pâquis, où sa générosité, sa bonté inépuisable avaient fait de lui l'idole de la population, il a été pleuré comme un père. Le lendemain de son décès, une fillette du quartier se présenta au domicile mortuaire, tenant à la main deux petites roses blanches, et les offrit en disant : « Voilà pour Monsieur Vincent ». Quelle preuve plus touchante pourrait témoigner du souvenir ému que le bon docteur laissera à tous ceux qui l'ont connu et qui ont pu apprécier ses bienfaits !

W. R.

NEUCHATEL. — Conférence et jubilé. — Le 30 juin dernier, institutrices et instituteurs de la première circonscription d'inspection primaire étaient réunis en conférence des trois districts au Champ-du-Moulin, cela non plus seulement dans le but ordinaire de discuter les questions à l'ordre du jour, mutualité scolaire et enseignement de l'histoire, mais aussi dans le but plus spécial de fêter la trente-cinquième année d'activité en faveur de l'école primaire de M. Latour, inspecteur, soit quinze ans comme instituteur et vingt ans comme inspecteur¹.

Et ce fut de la première à la dernière heure une délicieuse journée, vrai régal de l'esprit et du cœur, dont le bref compte-rendu ci-dessous ne donnera, hélas ! qu'une pâle idée. Jugez-en plutôt.

De 9 à 9 $\frac{1}{2}$ h., la nouvelle et vaste salle de l'hôtel de la Truite se remplit ; nous sommes là plus de 250, y compris M^{mes} Quartier-La Tente et Latour, M. Jules Payot, recteur de l'Académie de Chambéry, M. Octave Stoll, ancien inspecteur des écoles, et M. Ch. Fuhrer, chargé de la direction des chœurs.

M. Quartier-La Tente ouvre la conférence en présentant à l'assemblée M. Payot, qui, en voyage de vacances en Suisse, a bien voulu agrémenter notre réunion d'une dissertation sur l'éducation de la volonté.

M. Payot monte à la tribune, et on l'acclame ; il parle, et on écoute avec l'attention soutenue que mérite la haute valeur et du sujet et de l'orateur ; il conclut et on applaudit chaleureusement à tant de fortes pensées, de saines idées, aussi excellentes en elles-mêmes qu'exceptionnellement dites.

D'ailleurs, grâce aux notes sténographiques prises par deux de nos collègues, M^{lle} Gautschy et M. Jules-Ed. Matthey, nous espérons pouvoir publier cette conférence *in extenso* en article de tête de l'un des prochains numéros de l'*Educateur*.

M. Vuille, instituteur aux Verrières, présente un rapport très bien pensé sur l'enseignement de l'histoire et la culture du patriotisme.

Une brève discussion intervient et les conclusions suivantes sont votées :

1^o L'enseignement de l'histoire méthodique et systématique doit être réservé aux élèves du degré supérieur, seuls capables de le comprendre.

Dans les degrés inférieur et moyen, on se bornerait à enseigner par l'image des

¹ L'*Educateur* joint ses sincères et cordiales félicitations à celles que M. Latour, ancien président de la Société pédagogique de la Suisse romande et membre actuel de notre Comité central, a reçues à cette occasion. Puisse notre ami et collaborateur poursuivre longtemps encore son activité pour le plus grand bien des écoles neuchâteloises et romandes !

faits anecdotiques et pittoresques. L'examen d'histoire pourrait être supprimé dans ces deux derniers degrés de l'école primaire.

2^o L'enseignement, pour être efficace, doit être donné par le moyen du manuel mis entre les mains des élèves, dont le style, les cartes et les images seront analysés, expliqués et commentés par le maître.

3^o L'enseignement de l'histoire, comme celui des autres branches de l'enseignement, doit avoir pour but de faire aimer la patrie suisse en la faisant connaître à nos enfants.

4^o L'école ne confond pas le patriotisme qu'elle veut développer avec le chauvinisme qu'elle réprouve.

Il est midi ; la conférence est close.

A peine une petite demi-heure s'est-elle écoulée que déjà 250 couverts sont mis ; chacun prend place et le banquet commence, banquet modeste comme d'ailleurs la situation matérielle de la généralité des participants, mais fort bien servi.

M. Quartier-La Tente, qui, pour la circonstance, a bien voulu se charger du service de major de table, ne tarde pas à donner la parole à M. Rosselet, instituteur à Bevaix. Celui-ci, avec un parfait bon sens, une très juste compréhension des choses, caractérise le triple rôle de M. l'inspecteur Latour. Il le montre à la fois comme l'inspirateur, le conseiller et le protecteur du corps enseignant, puis, en des accents de la plus entière sincérité, le remercie pour sa bienfaisante activité et le prie d'agréer un modeste témoignage matériel de notre reconnaissance sous la forme d'une réduction en bronze du monument de Pestalozzi à Yverdon et deux vases japonais.

M^{me} Fallet, en une touchante allocution en vers, présente deux gerbes de fleurs à M^{me} Latour ; et les bravos éclatent vibrants, soutenus, tandis que maints regards se voilent d'une larme de chaude émotion.

M. Stoll, l'aimable troubadour de nos fêtes pédagogiques, déclame une ode toute palpitante d'affection et d'enthousiasme pour celui qu'il appelle : *le parfait inspecteur*.

Un chœur de circonstance, paroles de M. Borel, de Brot-Dessous, musique de M. Häggerly, de Couvet, ne pouvant être chanté, le texte en est simplement lu à la tribune, et c'est grand dommage.

M. Quartier émet l'espoir d'entendre ce chœur en une autre occasion pareille ; il donne connaissance de plusieurs lettres et télégrammes de félicitations venus de nombre d'autorités scolaires, de Lignières, de La Chaux-de-Fonds, de Neuchâtel, de Boveresse, du Cachot, où M. Latour débutait il y a trente-cinq ans.

D'une manière aussi spirituelle qu'aimable, il félicite le Département de l'Instruction publique et le corps enseignant d'avoir un tel inspecteur et le jubilaire d'être cet inspecteur si heureusement compris, si justement acclamé.

M. Payot trouve, combien facilement ! les expressions les plus gracieuses pour rendre hommage aux sentiments d'intérêt et de dévouement en faveur de l'école populaire qu'il a toujours rencontrés en son ami M. Latour. Il salue en M^{me} Latour l'épouse, la mère de famille, la compagne dont les vertus domestiques ont créé autour d'elle un foyer de travail et d'honnêteté.

M. Latour, visiblement ému, laisse parler son cœur. En complément des paroles de M. Payot, il se plaît à affirmer combien considérable peut être l'influence de la femme, mère ou épouse sur l'enfant ou sur l'homme. Il adresse à tous les par-

ticipants à la fête de ce jour les plus sincères remerciements et les assure eux et l'école de toute son affection, de tout son dévouement.

M. Hintenlang salue M. Payot et le remercie pour sa grande et féconde activité, activité dont tire profit aussi bien l'école suisse que l'école française.

Ajoutons que les chœurs de l'assemblée, les morceaux de musique de MM. Fuhrer, Hämmerly et Zutter, la déclamation de M. Wenger, ont par leur alternance avec les discours précités agrémenté de la façon la plus heureuse la partie officielle de la fête.

Le temps de se grouper un instant devant l'objectif d'un photographe et l'heure du départ sonne pour beaucoup.

On se quitte avec un joyeux « au revoir », heureux d'avoir à nouveau vécu quelques heures de saine confraternité, heureux d'avoir lancé de vigoureux vivats, non seulement à l'homme aimé et estimé, mais autant aux nobles principes qu'il représente : bonté, fermeté, dévouement.

HINTENLANG.

VAUD. — **Amis du jeune homme.** — Samedi 7 juillet dernier, quelques personnes se réunissaient à Lausanne dans le but d'étudier les voies et moyens de fonder dans notre canton, soit une section de la *Société suisse des Amis du jeune homme*, soit une société distincte poursuivant une tâche analogue. M. Vetter, pasteur à Yvonand, qui avait convoqué la réunion, a exposé ce qui a déjà été fait jusqu'ici dans ce domaine, puis M. Vincent, pasteur à Château-d'Œx, a montré la nécessité d'une telle œuvre dans notre pays et de quelle façon elle pourrait être réalisée. Après échange d'idées entre les assistants, il a été décidé de nommer un comité provisoire¹ qui devra présenter un rapport et un projet de statuts dans une séance d'automne, où tous ceux que la question intéresse, les instituteurs les premiers, sont dorénavant cordialement invités.

*** **Echo du Congrès de Moudon.** — Le Comité d'organisation du Congrès de Moudon vient de rendre ses comptes. Après avoir remboursé aux membres des différents comités locaux le prix de leurs cartes de fête, il vient de verser son boni intégral soit fr. 400 à la caisse de secours de la S. P. V.

Un chaleureux merci à cette excellente population moudonnoise si accueillante et si généreuse ; les instituteurs vaudois garderont d'elle un souvenir ému et reconnaissant.

Vive Moudon !

R. RAMUZ.

† **M^{lle} Henriette Ogay.** — Brevetée en 1892, cette institutrice dévouée exerça sa vocation à Chavannes s/Moudon pendant six ans, puis à Lucens pendant quatre ans. Atteinte d'un mal qui ne pardonne pas, elle dut se retirer auprès des siens à Lovatens ; c'est là que la mort vint la trouver le 22 juillet dernier.

Au cimetière, M. Henri Cornaz, à Lucens, délégué de la S. P. V., dit le suprême adieu à notre infortunée collègue ; en termes excellents, il nous rappela la douceur, la droiture, l'infinité de bonté de celle que nous pleurons.

Cette simple et touchante cérémonie laissera, nous n'en doutons pas, un souvenir ému à tous ceux qui y ont assisté.

X.

JURA BERNOIS. — **Attention.** — La commune de Malleray a décidé de mettre au concours sa classe supérieure. Le comité central de la Société des instituteurs bernois invite par conséquent les collègues à s'abstenir provisoirement de toute inscription à ladite place.

Le comité central.

¹ Notre collaborateur, M. Jayet, maître à l'Ecole d'application, fait partie de ce Comité.

PARTIE PRATIQUE

SCIENCES NATURELLES

Division supérieure.

La Chélidoine éclaire.

Nous voici devant le vieux mur qui soutient la terrasse de l'église. Reposons-nous un instant et jouissons de l'agréable fraîcheur que donne le tilleul de la place. Qu'on est bien et qu'il fait bon respirer l'air embaumé du parfum délicat du grand arbre ! En face de nous, quel pittoresque tableau ! Le vieux mur aux pierres disjointes et tremblantes est tapissé de verdure qu'égayent çà et là les nombreuses étoiles blanches du Caille-lait, les tiges, les feuilles et les fleurs écarlates du géranium Bec de grue. Qu'elles sont fraîches ces guirlandes de lierre au feuillage sombre ; qu'ils sont élégants les grêles festons de la « Ruine » piqués de fleurs bleues ! Voici une petite plante que vous aimez à cueillir, car vous savez que votre maman en tirera le sirop capillaire dont vous vous délecterez. Ici, ce sont les grappes du poivre de muraille ; n'en goûtez pas : vous auriez au palais, longtemps, une sensation acré et brûlante. Eh ! un lézard ! Qu'il est joli dans son costume brun plaqué de taches sombres. Il prend un bain de soleil. Essayez de vous en approcher. — Prét ! — La petite bête a disparu ! Apportez-moi cette plante aux fleurs jaunes qui croît dans le mur tout à côté de cette campanule gantelée. — Mais elle est solidement fixée, Monsieur ! — Tirez plus fort en ayant soin de ne pas casser les racines. — Elle s'arrache ! — La voilà ! — Secouez-la afin de débarrasser les racines de la poussière grise du mortier. — Bon, c'est fait ! Et maintenant, nous allons étudier attentivement ce végétal.

Où se trouve la Chélidoine ? Cette plante s'appelle la *Chélidoine*. Il ne vous sera pas difficile de me dire où elle croît : vous en voyez sortir de ce vieux mur. On la trouve aussi dans les décombres, dans les haies pierreuses, au bord des chemins. Elle est longue de 60 à 70 cm. *La racine*, forte à la naissance des feuilles, se divise en rameaux plus petits desquels partent dans tous les sens des fils très fins appelés *radicelles*. Toutes ces parties sont extérieurement d'un rouge-brun. *La racine* peut s'enfoncer profondément dans le mur et y maintenir solidement la plante. — *Mesurez la longueur des racines !* — Je trouve 20 cm., — moi 27, — moi 30 ! — Nous dirons alors que la racine est longue d'environ 25 centimètres.

Du *collet de la racine* partent de nombreuses branches feuillues et une tige très forte. Ces parties sont entourées à la base d'un velu blanc très léger. — *La tige* est anguleuse et cassante ; elle est renforcée de distance en distance par des nœuds d'où partent un grand nombre de branches (tige rameuse) et des feuilles.

Les *feuilles* sont *alternes*, c'est-à-dire placées une à une à différentes hauteurs de la tige avec laquelle elles adhèrent par le *pétiole* ou queue. Elles sont composées de *folioles* aux dentelures arrondies. La couleur est un beau vert en dessus et un vert tirant sur le bleu au-dessous. Dans le tissu de la feuille, on remarque de nombreuses nervures.

La fleur. Que voyez-vous à l'extrémité de ce *pédoncule* ? — Je vois un bouton vert-jaune. — Alfred, ouvre le bouton. Que dois-tu faire en premier lieu ? — Je dois déchirer l'enveloppe qui enserre la fleur et la protège. Cette enveloppe se sépare en deux parties. — C'est ce qu'on appelle *le calice*, composé, ainsi que vous le voyez, de deux *sépales* d'un vert jaune.

Voyez-vous encore le calice de cette fleur épanouie ? — Non, Monsieur ! — Vous ne pouvez pas le voir, en effet, car le calice tombe au moment de la floraison.

Prenons maintenant le bouton dépouillé du calice. Qu'est-ce qui vous frappe tout d'abord ? — C'est que tout est jaune ; au centre seulement un point vert apparaît. — On dirait un prisonnier gardé par de nombreuses sentinelles. — Louis, enlève les parties jaunes les plus foncées ; compte-les au fur et à mesure que tu les arraches. — 1, 2, 3, 4. — Ces quatre parties ou *pétales* forment la *corolle* de la fleur. — Voyez-vous toujours le petit prisonnier ? — Oui, Monsieur ! — Eh ! bien, délivrez-le ! — Nous devons pour cela arracher les « sentinelles » ! — Agissez délicatement et n'écrasez rien ; puis mettez les sentinelles à l'écart : nous les retrouverons tout à l'heure ! — Bon, voilà qui est fait et le prisonnier est dégagé ! — Mais c'est une mignonne et fragile petite colonne ! — Je vais ouvrir cette colonne suivant l'axe vertical ! — Regardez une des coupes ; que remarquez-vous ? — Nous voyons des « points » blancs très petits ! — Eh bien, examinons au microscope ce que sont ces points blancs. — Que vois-tu, Charles ? — Je vois maintenant des grains verts de la forme d'un pois. Ils sont alignés de chaque côté d'une tigelle qui forme axe. (Tous les élèves, à tour de rôle, sont appelés à faire leurs constatations.) — Notre prisonnier vert est le pistil ; c'est l'*organe femelle* de la fleur. Il serait devenu plus tard un fruit comme celui-ci, (Montrer une cosse de chélidoine, puis l'ouvrir.) Les points que vous avez vus auraient été semblables aux graines régulièrement disposées le long de cette cosse.

Voyons maintenant une « sentinelle ». Tous ces fils jaunes sont les *étamines* ou *organes mâles* de la fleur. — Faire remarquer *le filet*, *l'anthere* bi-lobée ; ouvrir l'anthere et étudier au microscope les grains de pollen qui apparaîtront de la grosseur d'une forte tête d'épingle de forme elliptique.

Les sépales, les pétales, ainsi que les étamines et le pistil sont portés par le *réceptacle* qui n'est autre chose que le pédoncule élargi à son extrémité en table ou plateau.

(Résumer les caractères de la fleur.)

Le *fruit* est donc le pistil arrivé à maturité. C'est une capsule allongée, à deux valves renfermant un grand nombre de graines petites, brunes, luisantes, de forme ovulaire, pourvues d'une crête charnue et blanche renfermant le *germe* ou *embryon* très petit.

Suc. Oh ! Monsieur, mes doigts sont tout tachés de plaques jaunes ! — D'où penses-tu que ces taches proviennent ? — Je suppose que c'est d'avoir arraché la plante du mur. Comme la Chélidoine résistait, j'ai tiré fort et j'aurai probablement écrasé une tige dans ma main. — En effet, brisez un rameau de Chélidoine : vous voyez aussitôt couler un suc laiteux jaune-orange qui s'échappe de la plaie. Cette différence de couleur nous montre que le suc de la racine est plus concentré que celui qui gonfle toutes les autres parties de la plante. — Monsieur, ce suc fait partir les verrues ! — C'est vrai ; cette propriété provient du fait que ce suc ou latex est caustique. Le goût en est excessivement acré. C'est un poison : il faudra donc y prendre garde et ne pas s'en servir imprudemment. La Chélidoine est donc une plante vénéneuse.

Utilité de la Chélidoine. L'utilité de la Chélidoine est aujourd'hui très contestée. Elle était autrefois un remède populaire très employé contre l'inflammation des paupières ; de là son nom *d'éclaire*. La médecine l'utilisait contre la jau-

nisse (ictère), les hydropsies, la scrofule, et les fièvres intermittentes. — A dose moyenne, le suc agit comme un purgatif et comme diurétique ; de là l'emploi contre les hydropsies. (Dr P. Wanner.)

En raison du suc jaune, acré et caustique qu'elle contient, on se sert encore de la Chélidoine aujourd'hui pour cautériser les verrues. « Une application matin et soir pendant quinze jours du suc, du suc de la racine surtout — lequel est plus concentré, ainsi que nous l'avons vu — suffit pour faire disparaître verrues et cors aux pieds. » (M. Binggeli, pharmacien, Lausanne.) La plante perdant ses propriétés par la dessiccation, elle doit toujours être employée à l'état frais.

On a essayé de tirer parti du suc en l'employant comme matière tinctoriale jaune ; mais la couleur étant peu stable, on a cessé de l'utiliser dans l'industrie. Nos campagnards qui connaissent la plante sous le nom patois de « Felogne » s'en servent encore pour teindre les œufs en jaune à Pâques.

(NOTE INTÉRESSANTE. — Les Gueux de la Cour des Miracles se servaient du suc de la Chélidoine — assure-t-on — pour déterminer la production artificielle sur la peau d'ampoules simulant des abcès utiles pour exciter la commisération des donneurs d'aumône. (Dr J. Amann, Lausanne.)

La Chélidoine n'est plus considérée de nos jours comme plante médicinale. C'est une plante vénéneuse qu'il est bon de n'utiliser qu'avec beaucoup de précaution.

Les Papavéracées. Elle appartient à la famille des Papavéracées de laquelle font partie le Coquelicot et les différentes espèces de Pavots. C'est le Pavot qui fournit l'opium, un narcotique utilisé en médecine, ainsi que ses dérivés la morphine et la codéine.

GUSTAVE ADDOR.

APPLICATIONS. — *Composition* : La Chélidoine.

Dictée : L'opium. Les effets de l'opium. (Voir au prochain numéro.)

Lecture aux élèves . Pavots d'Asie, Fleurs de mort des races jaunes. Lecture pour tous : 1^{re} année ; page 500 à 504.

COMPOSITION

La Chélidoine.

PLAN. — 1. Où croît la chélidoine ? — 2. Racines ; tige. — 3. Feuilles et fleurs. — 4. Fruits et graines. — 5. Suc. — 6. La famille des Papavéracées.

DÉVELOPPEMENT. — 1. La Chélidoine est une plante herbacée et vivace qui atteint 70 cm. environ. Elle croît dans les vieux murs, dans les décombres et dans les endroits pierreux.

2. La racine et de nombreuses radicelles extérieurement d'un rouge brun nourrissent la plante et la maintiennent solidement. — La tige est rameuse ; elle est entourée à la base d'un velu blanc très léger. Elle naît au collet de la racine.

3. Les feuilles sont alternes ; elles s'attachent à la tige au moyen du pétiole. Elles sont composées de folioles aux dentelures arrondies ; leur couleur est d'un beau vert en dessus et glauques en dessous. Un fin réseau de nervures parcourt le tissu de la feuille. — A l'extrémité de la tige, 5 ou 6 pédoncules portent les fleurs jaunes, entourées à l'origine par les deux sépales du calice. Les sépales tombent au moment de l'épanouissement du bouton. Les quatre folioles jaunes appelées pétales forment la corolle de la fleur. Au centre sont de nombreuses étamines composées du filet et de l'anthere. Dans la fleur de la Chélidoine, l'an-

thère est un sac divisé en deux loges remplies d'une poussière jaune, le pollen, qui sert à féconder le pistil. Les étamines entourent le pistil vert qui contient les graines. C'est l'organe femelle de la fleur ; les étamines en sont l'organe mâle. Ces différentes parties sont fixées au réceptacle.

4. Le pistil grandit et devient à l'époque de la maturité un fruit ayant la forme d'une capsule allongée à deux valves. En ouvrant la capsule, on aperçoit un grand nombre de graines luisantes, surmontées d'une crête glanduleuse blanchâtre renfermant le germe ou embryon.

5. Toutes les parties de la plante sont gonflées d'un suc laiteux jaune orange. Le suc très concentré de la racine est utilisé contre les verrues et les cors aux pieds.

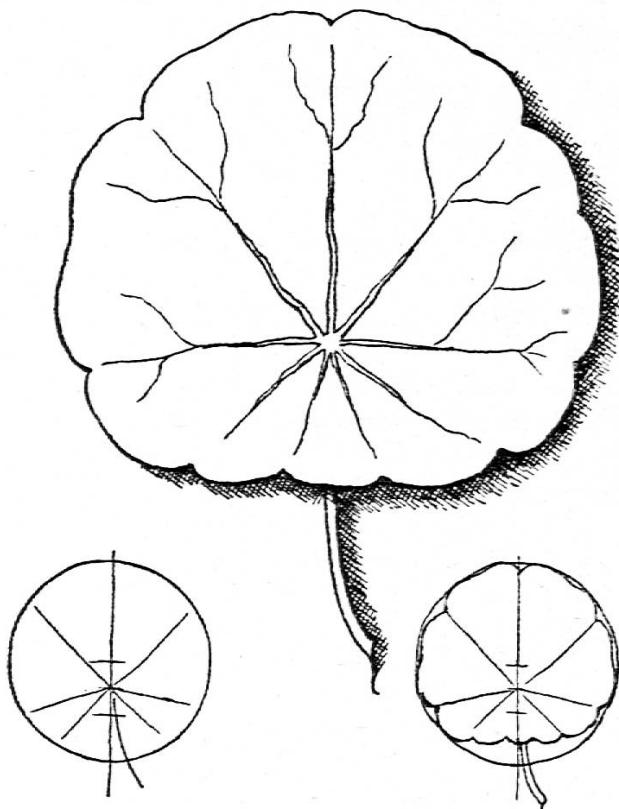
6. La Chélidoine est une plante vénéneuse qui n'est plus de nos jours utilisée en médecine. Elle appartient, ainsi que le Coquelicot et les Pavots, à la famille des Papavéracées. Toutes les plantes de cette famille possèdent un suc laiteux毒. C'est du Pavot qu'on extrait l'opium employé en médecine. De l'opium, on tire des substances narcotiques ou convulsivantes : la morphine, la codéine, la narcotine, la papavérine, sont les principales.

G. A.

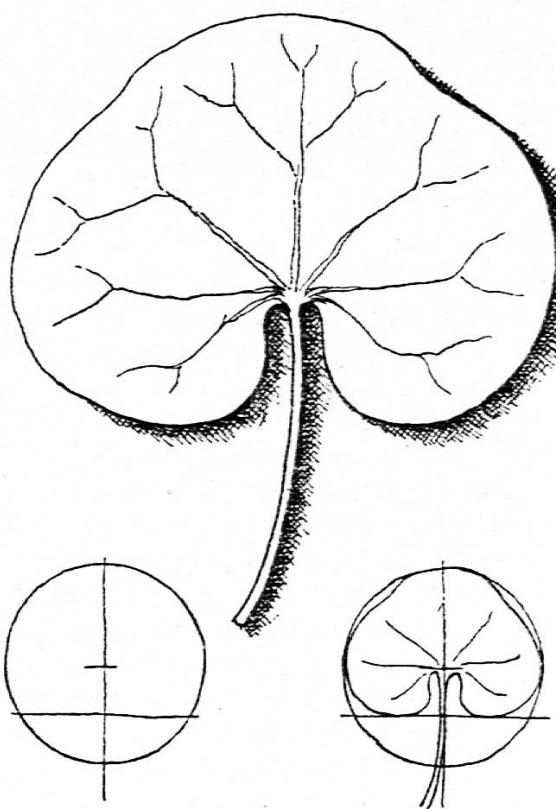
DESSIN

Degré intermédiaire.

Feuille de capucine.



Feuille d'asaret (cabaret).



VAUD

INSTRUCTION PUBLIQUE ET CULTES

Places au concours.

MM. les régents et Mmes les régentes sont informés qu'ils doivent adresser au département une lettre pour chacune des places qu'ils postulent et indiquer l'année de l'obtention de leur brevet.

Le même pli peut contenir plusieurs demandes.

Les demandes d'inscription ne doivent être accompagnées d'aucune pièce. Les candidats enverront eux-mêmes leurs certificats aux autorités locales.

RÉGENTS : Châtillens : fr. 1600 et autres avantages légaux ; 14 août. —

RÉGENTES : Rossinière : (2^e école mixte) fr. 1000 et autres avantages légaux ; 7 août. — **Lausanne** : une place ; fr. 1600 à 2000 pour toutes choses, suivant années de services dans le canton. Obligation d'habiter le territoire de la commune ; 10 août. — **Châtillens** : (maîtresse d'ouvrages) fr. 300 plus logement, jardin et le combustible nécessaire au chauffage de la salle d'école ; 14 août.

LAUSANNE. Ecole supérieure et gymnase. — Un concours est ouvert pour la nomination d'une maîtresse de classe, poste vacant par suite de démission de la titulaire.

Fonctions : 26 à 30 heures de leçons hebdomadaires.

Traitements annuels : de fr. 1800 à fr. 2200, suivant années de services dans l'établissement.

Adresser les offres de services, avec indication des diplômes obtenus et copies des certificats, au département de l'instruction publique et des cultes, 2^e service, jusqu'au 24 août, à 6 heures du soir.

Indemnité due à MM. les chefs de section pour les examens des cours complémentaires.

Cette indemnité est payable aux recettes de district.

NOMINATIONS

Le Conseil d'Etat a nommé M. Lugeon, Maurice, en qualité de professeur ordinaire de l'Université de Lausanne, chargé de la chaire de géologie et de paléontologie.

Le Conseil d'Etat a nommé professeurs extraordinaires à l'Université :

MM. Dr R.-A. Reiss, chargé des cours de photographie scientifique ;

Aloys de Molin, chargé des cours d'archéologie et d'histoire de l'art.

On achèterait d'occasion, et au plus tôt :

Grande Encyclopédie LAROUSSE.

Dictionnaire géographique de la Suisse.

LANIER : Lectures géographiques.

SACHS et VILLATTE : Dictionnaire allemand, et autres ouvrages scolaires.

Diverses cartes de géographie, récentes ; un globe terrestre de grandeur moyenne ; un bureau américain, plutôt grand ; outillage de cartonnage et de menuiserie.

S'adresser à la gérance de l'*Educateur*, sous chifre E. N. S. R.



Vêtements confectionnés et sur mesure POUR DAMES ET MESSIEURS

J. RATHGERB-MOULIN

Rue de Bourg, 20, Lausanne



**Gilets de chasse. — Caleçons. — Chemises.
Draperie et Nouveautés pour Robes.
Linoléums.
Trousseaux complets.**

EPARGNE SCOLAIRE

La Caisse mutuelle pour l'Epargne, 56, rue du Stand, Genève, fournit gratuitement tous les renseignements pour organiser l'Epargne scolaire.



La Fabrique suisse d'Appareils de Gymnastique

R. ALDER-FIERZ, HERRLIBERG (Zürich)

Médaille d'argent (la plus haute récompense) aux Expositions de Milan 1887 et Paris 1889. Exposition nationale de Genève 1896

offre en vente, aux conditions les plus favorables, tous les appareils en usage pour
la Gymnastique des Ecoles, des Sociétés et Particuliers

INSTALLATIONS COMPLÈTES

DE

SALLES ET D'EMPLACEMENTS DE GYMNASTIQUE

Pour prix-courant et catalogue illustre, s'adresser au représentant général,

H. WÆFFLER, professeur de gymnastique à Aarau.

LES MACHINES A COUDRE



qui ont déjà obtenu à Paris 1900, le

GRAND PRIX

viennero de remporter

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES

A

l'Exposition universelle de St-Louis (Amérique)

ou

LE GRAND JURY INTERNATIONAL

leur a décerné

SEPT GRANDS PRIX

POUR { Le plus grand **progrès** réalisé ;
Les **perfectionnements** les plus récents ;
Marche la plus douce ;
Travaux de broderies, dentelles, garnitures ;
Machines de famille reconnues les **meilleures du Monde en-
tier**, etc.

*Ce succès immense et sans précédent
prouve sans contestation possible la supériorité des machines à coudre
SINGER*

Paiements faciles par termes — Escompte au comptant

S'adresser exclusivement : COMPAGNIE SINGER

Direction pour la Suisse

13, rue du Marché, 13, GENÈVE

Seules maisons pour la Suisse romande :

Bienne, Kanalgasse, 8.

Martigny, maison de la Poste.

Ch.-d.-Fonds, r. Léop.-Robert, 37.

Montreux, Avenue des Alpes.

Delémont, avenue de la Gare.

Neuchâtel, place du Marché, 2.

Fribourg, rue de Lausanne, 144.

Nyon, rue Neuve, 2.

Lausanne, Casino-Théâtre.

Vevey, rue du Lac, 15.

Yverdon, vis-à-vis Pont-Gleyre.

Pour la Bibliothèque de l'Education Musicale populaire

Vient de paraître :

L'ART DU CHEF D'ORPHÉON

PAR
Amédée REUCHSEL

Préface de M. Henri MARÉCHAL

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos. — CHAPITRE PREMIER. Aptitudes et connaissances du chef d'orphéon. — CHAPITRE II. Les études préliminaires. Solfège et justesse. — CHAPITRE III. Le chant. — CHAPITRE IV. Le mouvement. Les cotes métronomiques. — CHAPITRE V. Le rythme. — CHAPITRE VI. Les nuances. — CHAPITRE VII. La diction. — CHAPITRE VIII. La mise à point finale. La gesticulation et la mimique. Conseils généraux et remarques. — CHAPITRE IX. Le répertoire. La littérature orphéonique. — CHAPITRE X. L'Orphéon français. Son passé. Son avenir. — APPENDICE. L'Orphéon étranger. Les plus anciennes chorales de France.

Prix, broché : 3 Fr. net.

Très grand succès. L'HARMONIUM MODERNE

Premier album de pièces faciles, originales et transcriptions inédites d'Auteurs classiques et modernes ; versets, préludes, Noëls, cantiques populaires soigneusement harmonisés, etc., etc., publié sous la direction de L.-J. Rousseau, lauréat du Conservatoire de Paris, avec la collaboration de MM. Alphonse Mustel et Joseph Bizet, lauréat au Conservatoire de Paris.

Edition soignée, net 2 Fr. 50

La Gerbe

Recueil de **chants** pour **Chœur mixte**

RELIGION — PATRIE — NATURE

composés ou adaptés par **K. GRUNHOLZER.**

Cet ouvrage, si impatiemment attendu, sort enfin de presse. Des 112 numéros qui le composent, aucun ne dépasse la difficulté moyenne, la seule permise aux Sociétés qui presque toujours, ne disposent que d'un temps très restreint.

Comme son nom l'indique, ce recueil contient des chœurs pour toutes circonstances ; la musique, bien inspirée, deviendra la favorite de tous nos chœurs mixtes.

Édité en format de poche (13 × 19), on le trouvera très pratique pour courses, réunions, etc., etc. Son prix modique le rend accessible à toutes les bourses.

Prix net, Fr. 3.— relié toile. Envoi en examen. Rabais par quantité.

Les derniers succès pour Chœurs d'hommes.

SANDRÉ, G. Les Forgerons	1.—	REUCHSEL, A. La mort de l'aigle	1.—
CHADOURNE, A. Orphéonistes	1.50	LANGER, F. Au bord du lac	—.5
GRANDJEAN, S. Elan	—.50	GRANDJEAN, S. Mon pays	—.5
KLING, H. Impressions d'automne	1.50	KLING, H. Rhône et Arve	1.5

⇒ Envoi à l'examen ⇐

FETISCH FRÈRES, Editeurs de Musique

à LAUSANNE et VEVEY

Succursale à PARIS, 14, rue Taitbout, 9^e

Lausanne. — Imprimerie Ch. Viret-Genton.

DIEU

HUMANITÉ

PATRIE

XLII^e ANNÉE — NOS 32-33.

LAUSANNE — 18 août 1906.

L'EDUCATEUR

(EDUCATEUR · ET · ÉCOLE · REQUIS.)

ORGANE

DE LA

Société Pédagogique de la Suisse romande

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Rédacteur en Chef :

FRANÇOIS GUEX

Directeur des Ecoles normales du canton de Vaud, Professeur de pédagogie
à l'Université de Lausanne.

Rédacteur de la partie pratique :

U. BRIOD

Maître à l'Ecole d'application annexée aux Ecoles normales vaudoises.

Gérant : Abonnements et Annonces :

CHARLES PERRET

Instituteur, Le Myosotis, Lausanne.

COMITÉ DE RÉDACTION :

VAUD : R. Ramuz, instituteur, Grandvaux.

JURA BENOIS : H. Gobat, inspecteur scolaire, Delémont.

GENÈVE : W. Rosier, professeur à l'Université.

NEUCHATEL : C. Hintenlang, instituteur, Noirague.

PRIX DE L'ABONNEMENT : Suisse, 5 fr.; Etranger, 7 fr. 50.

PRIX DES ANNONCES : 30 centimes la ligne.

Tout ouvrage dont l'*Educateur* recevra deux exemplaires
aura droit à une annonce ou à un compte-rendu, s'il y a lieu.

On peut s'abonner et remettre les annonces :

LIBRAIRIE PAYOT & Cie, LAUSANNE



SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Comité central.

Genève.

MM. Baatard, Lucien, prof., Genève.
Bosier, William, prof., Petit-Lancy.
Grosgeurin, L., prof., Genève.
Pesson, Ch., inst., Céliney.

Jura Bernois.

MM. Gylam, A., inspecteur, Corgémont.
Duvoisin, H., direct., Delémont.
Baumgartner, A., inst., Biel.
Chatelain, G., inspect., Porrentruy.
Möckli, Th., inst., Neuveville.
Sautebin, instituteur, Saïcourt.
Cerf, Alph., maître sec., Saignelégier.

Neuchâtel.

MM. Rosselet, Fritz, inst., Bevaix.
Latour, L., inspect., Corcelles.
Hoffmann, F., inst., Neuchâtel.
Brandt, W., inst., Neuchâtel.
Busillon, L., inst., Couvet.
Barbier, C.-A., inst., Chaux-de-Fonds.

Vaud.

MM. Pache, A., inst., Moudon.
Rocheat, P., prof., Yverdon.
Cloux, J., inst., Lausanne.
Baudat, J., inst., Corcelles s/Concise.
Dériaux, J., inst., Baulmes.
Magnin, J., inst., Lausanne.
Magnenat, J., inst., Oron.
Guidoux, E., inst., Pailly.
Guignard, H., inst., Veytaux.
Failliettaz, C., inst., Arzier.
Briod, E., inst., Lausanne.
Visinand, E., inst., La Rippe.
Martin, H., inst., Chailly s/Lausanne.

Tessin.

M. Nizzola, prof., Lugano.

Suisse allemande.

M. Fritsch, Fr., Neumünster-Zurich.

Bureau de la Société pédagogique de la Suisse romande.

MM. Dr Vincent, Conseiller d'Etat, président honoraire, Genève.
Rosier, W., prof., président, Petit-Lancy.
Lagotala, F., rég. second., vice-président, La Plaine, Genève.

MM. Charvoz, A., inst., secrétaire, Chêne-Bougeries.
Perret, C., inst., trésorier, Lausanne.
Guex, F., directeur, rédacteur en chef, Lausanne.

On demande des institutrices pas trop jeunes qui seraient disposées à se consacrer à la Mission.
S'adresser à M. le pasteur **Genton**, à **Lausanne**, qui renseignera.

Belle vitrine à 4 côtés

à remettre

H33618L

à un prix très avantageux.

♣ Pourrait servir pour musée ou pour bazar. ♣

S'adresser à Georges Bridel & Cie, éditeurs, Lausanne.

FABRIQUE ET MAGASIN DE CERCUEILS

CH. CHEVALLAZ

Rue du Pont, 11, LAUSANNE — Rue de Flandres, 7, NEUCHATEL
Rue Colombière, 2, NYON.

COURONNES MORTUAIRES

Transports funèbres pour tous pays. — Cercueils de tous prix,
du plus simple au plus riche, expédiés sur demande télégraphique :

Chevallaz Cercueils, Lausanne.

Librairie Payot & C^{ie}, Lausanne

Vient de paraître

Science et moralité

Conférence par le Dr A. HERZEN, professeur de physiologie à l'Université de Lausanne. *Cinquième édition*, revue et augmentée. Une brochure. In-16. 40 c.

L'Ecole Nouvelle de la Suisse Romande à Chailly sur Lausanne

par Ed. VITTOZ. Une brochure in-8. 1 fr.

Nouvelle flore coloriée de poche des Alpes et des Pyrénées

par CH. FLAHAULT, professeur. 144 planches coloriées et 154 figures noires représentant ensemble 325 espèces d'après les aquarelles exécutées sur le vivant dans les Alpes mêmes par Mlle C. KASTNER. Série I. Relié toile. 6 fr. 50

Instituteur allemand cherche

pour se perfectionner dans la langue française,

Pension-Famille

dans la Suisse française pendant les grandes vacances. Offres sous **U. 3658 à**
Haasenstein & Vogler, A.G., Strasbourg, Alsace. H3658D

Stations climatériques

MACCOLIN et EVILARD

(900 m.)

(700 m.)

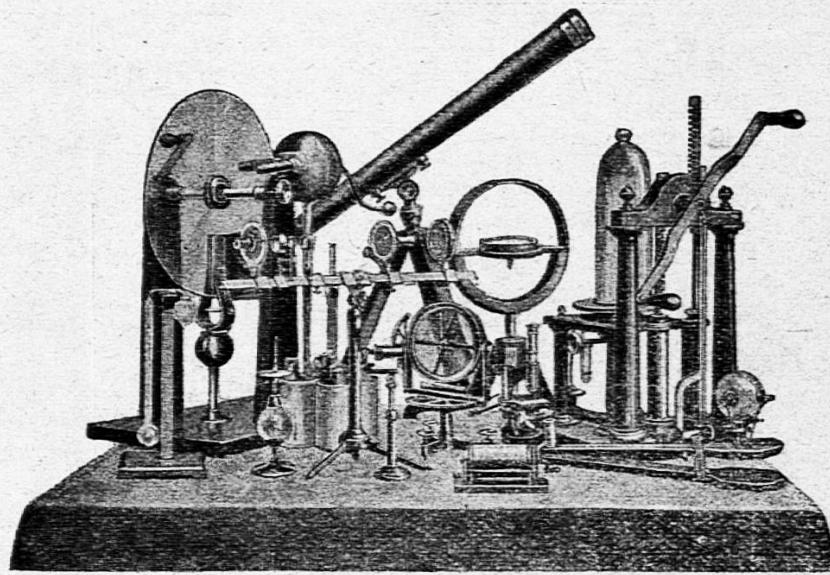
Station de chemin de fer de Bienne (C. F. F.) — Gorges de la Suze — Place de fête pour sociétés et écoles.

Funiculaire Bienne-Macolin. — Prix pour écoles. Montée, 20 cent. — Descente 10 cent. — Retour 25 cent. BL.174Y

Funiculaire Bienne-Evillard. — Prix pour écoles : Montée, 10 cent. — Descente, 10 cent.

Maître secondaire de la Suisse allemande

désire pension pour **15 jours** chez un collègue de la Suisse française, de préférence à la campagne. S'adresser à M. **A. Dörler**, maître secondaire, à **Rapperswil** (St-Gall).



Trüb, Fierz & C°

Hombrechtikon-Zürich

livrent
comme spécialités des

**Appareils
de physique et
de chimie**
comme aussi des
**installations
complètes
d'écoles.**

Catalogues gratis
et franco à disposition.

**Quelques billes poirier, non greffé, très dur facile au tour,
bon pour ouvrage d'art, chez BAUDAT-METTRAL, à L'Isle.**

P. BAILLOD & CIE

Place Centrale. • LAUSANNE • Place Pépinet.

Maison de premier ordre. — Bureau à La Chaux-de-Fonds.

Montres garanties dans tous les genres en **métal**, depuis fr. 6; **argent**, fr. 45; **or**, fr. 40.

Montres fines, Chronomètres. Fabrication. Réparations garanties à notre atelier spécial.

BIJOUTERIE OR 18 KARATS
Alliances — Diamants — Brillants.

BIJOUTERIE ARGENT
et Fantaisie.

ORFÈVRERIE ARGENT
Modèles nouveaux.

RÉGULATEURS
depuis fr. 20. — Sonnerie cathédrale.

Achat d'or et d'argent.
English spoken. — Man spricht deutsch.

GRAND CHOIX
Prix marqués en chiffres connus.

Remise 10% au corps enseignant.

